

□ HOMMAGES

L'urgence de lire (les écrivains autochtones)

DANIEL CHARTIER*

Un peu partout dans le monde, et particulièrement aujourd'hui dans le Nord, des écrivains autochtones décident d'écrire, de publier et de se donner à lire. Des écrivains amérindiens des États-Unis, des Antilles, d'Amérique centrale et du Sud ont précédé la voix de ces auteurs innus, cris, inuits et abénaquis. Quelque chose dans leurs différences les rassemble. Nous qui venons de cultures où le livre *existe* comme objet social et culturel, nous avons au préalable une image de l'Indien et de l'Inuit; les enfants savent que les Inuits construisent des igloos, sans pourtant avoir rencontré d'Inuits ou sans les avoir même entendus parler. Jusqu'à maintenant, cette voix que nous entendions pour parler d'eux était la nôtre, réverbérée sur ce que nous voulions bien saisir de ces peuples voisins et loin de nous. Nous contrôlions bien aisément l'image des Amérindiens et des Inuits selon notre propre savoir : à présent, il nous est permis d'entendre *de l'intérieur* ce que ces hommes et ces femmes ont à dire d'eux-mêmes et du monde.

Souvent, ce qu'ils disent dans leurs textes ne nous est pas adressé, puisqu'ils ressentent l'urgence première de dire le monde – sa beauté, sa complexité, sa violence et ses espoirs – pour les leurs, pour ne pas oublier, pour se souvenir, pour condamner, pour comprendre, pour dire, tout simplement.

Il y a quelques années, et à l'encontre du regard ethnographique omniprésent qui fige la parole littéraire, je suggérais un « droit à la modernité » pour les écrivains amérindiens et inuits : le droit de se ferrailer une voix métisse et plurielle, dans des formes à soi, empruntées ou imaginées; d'être simplement, comme tous les écrivains du monde, des voleurs de regards, des empêcheurs de tourner en rond, des poseurs de questions sans réponse.

Lors d'une conférence récente, l'artiste Tiffany Ayalik racontait la difficulté d'atteindre l'individualité de sa voix, étant donné la lourdeur du passé qu'elle doit porter : la violence des siens et des autres, l'injustice de l'histoire, l'incompréhension devant tant de haine, de pauvreté, de misère et de peur. Par sa propre force, cette femme s'est donné une éducation qui lui permet de s'exprimer chez elle et dans le monde : elle sait qu'on la voit comme un modèle – ce qu'elle ne peut nier –, mais parfois aussi comme une porte-parole – ce qu'elle ne peut éviter. Un jour, d'autres viendront après elle au Groenland, au Nunatsiavut, au Nitassinan et ailleurs, et continueront cette lutte pour atteindre au droit universel qu'ont les artistes et les écrivains à « triompher de leur naissance » et à dire les choses telles qu'ils le souhaitent sans devoir porter seuls la lourdeur du passé.

Entre-temps, nous, lecteurs, avons le devoir fondamental de lire ce qu'écrivent ces hommes et ces femmes; nos mains ne sont pas neutres en prenant leurs livres, notre regard n'est pas détaché des siècles de notre propre ignorance. Nous sommes dans un temps interculturel, certes. Prouvons-le donc en n'attendant pas que ces œuvres viennent dans notre domaine, mais en allant les trouver, sans les distraire, pour les lire de bonne foi. □

* Daniel Chartier est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal et titulaire de la Chaire de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique et est aussi directeur du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord.

